

Entretien avec Pierre Richard

Léo Bonneville

Number 70, October 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51463ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

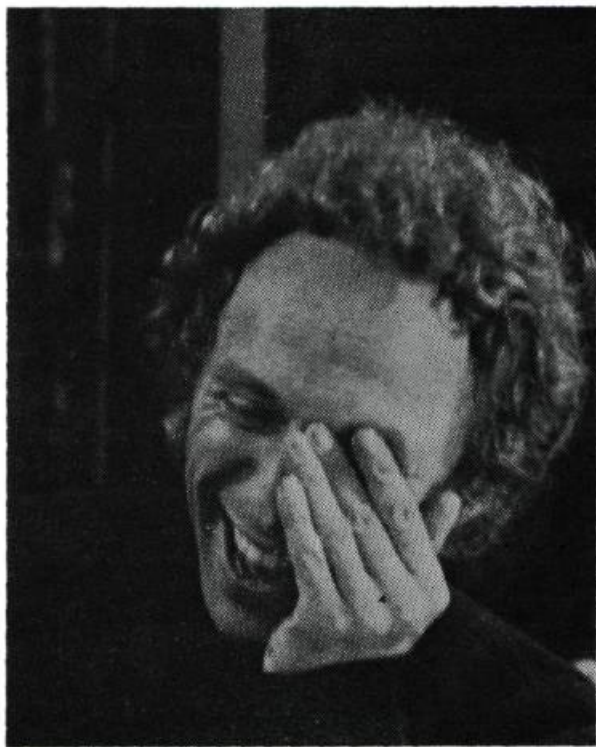
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bonneville, L. (1972). Entretien avec Pierre Richard. *Séquences*, (70), 17–20.

rencontre avec



PIERRE RICHARD

Aimable, souriant, chauve en puissance, Pierre Richard est venu présenter son deuxième film, Les Malheurs d'Alfred, à Montréal. Nous avons eu le plaisir de causer avec lui, lundi, le 11 septembre. Il s'est soumis bien volontiers — un peu distraitement, il va sans dire — à toutes les questions que nous lui avons posées. Voici ses réponses.

L.B. - M. Pierre Richard, comment êtes-vous venu à la comédie car il n'y a aucun doute que vous avez été acteur avant de faire du cinéma? Ce désir, cette vocation pour ainsi dire, d'où vous vient-elle ?

P.R. - Elle vient d'une opposition fondamentale de mes parents. Comme chacun sait, on fait toujours le contraire de ce que l'on vous dit. A partir du moment où je me suis aperçu que mes parents étaient absolument contre, je me suis dit que cela était l'objectif que je devais atteindre.

L.B. - Où avez-vous trouvé ce désir de faire de la comédie, je veux dire du "comique" ?

P.R. - Je crois que c'est en voyant Danny Kaye. Je me souviens d'un choc à la suite d'un film de Danny Kaye, *Un Fou s'en va-t-en guerre* (Up in Arms - 1944). Je suis rentré chez moi en me disant : voilà ce que je veux faire.

L.B. - Comment êtes-vous passé de ce désir de jeunesse à la réalité de l'acteur ?

P.R. - J'ai annoncé à mes parents que je voulais faire ce métier. J'ai alors été banni de la famille. (J'y suis réintégré depuis deux ans maintenant que je suis une vedette. Comme quoi la notoriété contribue à vous récupérer !) Donc je me suis retrouvé à Paris et j'ai pris des cours de comédie chez Jean Vilar au Théâtre national populaire. Et comme tout le monde, j'ai fait de la figuration au T.N.P. Je tenais une pique. Comme je ne voulais pas en rester là, j'ai fait du cabaret. Je me suis dit que je serais plus à l'aise dans mes textes que dans ceux de Molière. D'abord parce qu'ils sont de moi et ensuite parce qu'ils sont moins forts. Le cabaret m'a aidé énormément. J'ai même fait du music hall avec Georges Brassens. Georges Brassens nous avait pris — Victor Lanoux et moi — dans un spectacle à Bobino. J'ai fait trois spectacles avec Brassens. Nous aurions pu faire une carrière de music hall si nous ne nous étions pas séparés. Victor Lanoux a fait du théâtre. Et moi, j'avais toujours ce désir de faire du cinéma.

Un premier film est toujours un peu biographique

L.B. - Alors comment êtes-vous venu à la mise en scène puisque *Le Distrait* est votre premier film ?

P.R. - Je suis un cas particulier. Je ne me suis jamais pris pour un comédien. Quand on me demande des choses qui sont miennes, ça va bien. Sinon, ça va moins bien. D'ailleurs, Yves Robert m'avait confirmé dans cette voie. Il m'avait dit : tu as une manière de marcher, une manière de parler qui sont tiennes. Fonce. Ne quitte pas ton rail. C'est le tien. Et fais toi-même tes scénarios. A partir du moment où on écrit, on se demande pourquoi on ne jouerait pas ses textes. Et à partir du moment où on les joue, on se dit pourquoi on ne les mettrait pas en scène. Personnellement, je n'aurais pas trouvé de gens qui auraient réalisé mes textes. En fin de compte, je ne suis pas mécontent d'avoir tout fait moi-même.

L.B. - Comment vous est venu le sujet de votre premier film, *Le Distrait* ?

P.R. - Il m'est venu parce que je suis particulièrement distrait. Un premier film qu'on écrit est toujours un peu biographique, sur tout quand on l'écrit pour soi. Ce film, je l'ai écrit avec un ami (André Ruelland) qui est docteur le matin, écrivain l'après-midi et noctambule le soir. C'est durant nos pérégrinations dans les cafés de la Rive gauche, à Paris, et à la suite de plusieurs mésaventures que *Le Distrait* est né. D'ailleurs j'ai été aidé en cela par un camarade merveilleux du nom de La Bruyère. Je me suis dit : ça y est. Mais son personnage — Ménélaque — c'est une pure abstraction. On ne sait pas bien qui il est. Il a l'air d'être un seigneur parce qu'il ne semble pas travailler. Evidemment, j'en ai fait un personnage moderne avec des tenants et des aboutissants.



Le Distrait

Je prépare tout avec méthode

L.B. - Puisque vous êtes à la fois scénariste, acteur et metteur en scène, comment préparez-vous vos films ?

P.R. - En fin de compte, je les prépare avec beaucoup plus de méthode qu'on pourrait en attendre de moi. Je mets beaucoup de temps; pour **Les Malheurs d'Alfred**, j'ai mis un très long temps parce que je ne voulais pas faire la suite du **Distrait**. Je voulais différencier les deux films. Toutefois j'étais prisonnier d'un certain personnage et d'un certain style. Cela me posait des problèmes. Je mûris très longtemps des scénarios que j'abandonne au bout de deux mois parce qu'ils ne m'apparaissent pas aboutir à une solution. Et puis j'en reprends un autre que j'abandonne également. Finalement, il faut se décider. Je travaille donc énormément un scénario: je revois, je rature, je barre, je refais.

L.B. - Puisque vous privilégiez le genre comique, comment naissent vos gags ?

P.R. - Ils naissent à partir des personnages. Et ils naissent sur le papier, c'est-à-dire dans ma tête dans une proportion de 80%.

L.B. - Toutefois travaillez-vous avec une équipe pour trouver des gags ?

P.R. - J'ai des amis qui travaillent avec moi. Mais nous ne sommes que deux ou trois personnes au maximum sur un scénario. Nous imaginons des situations. Ces situations s'écourent parfois trois jours plus tard parce que nous ne les trouvons plus bonnes. Pendant trois ou quatre mois, nous nous amusons beaucoup. Ce n'est pas, croyez-moi, un accouchement douloureux. Les gags surgissent donc au cours de la situation. Il m'importe plus d'avoir un personnage et une situation. A partir de la situation, il me semble que les gags arrivent. Les gags sont en partie imaginés. Mais beaucoup sont tirés de mes propres expériences de la vie. Remarquez que je n'ai pas un catalogue de gags. Mais ils me reviennent en mémoire comme ça, subitement.

L.B. - Comment procédez-vous pour le tournage ?

P.R. - Eh bien, là, ça commence à se dégrader. Comme je n'ai pas de technique, le travail devient un peu brouillon. Il faut dire cependant que j'avais toujours des garde-fous pour m'aider parce que je n'avais jamais fait de cinéma auparavant. J'avais un conseiller technique pour chacun de mes deux films. C'est avec eux que je fais le découpage du film. Et je leur explique ce que je veux. Comme ils passent un mois avec moi pour ce travail, ils savent très bien ce que je désire et le traduisent en termes techniques. Evidemment, maintenant, de moins en moins, j'ai besoin d'un conseiller technique. Toutefois, j'aurai toujours besoin de quelqu'un qui sait exactement ce que je veux. Car, comme je joue, je ne peux faire attention à tout. Et il est bon d'avoir un type derrière la caméra qui vous dit: attention, tu ne fais pas ce que tu veux. Parfois, je proteste fermement. Mais l'autre me répond: je m'excuse, c'est toi-même qui m'as dit, il y a quinze jours: c'est ça que je veux. Or ce n'est pas cela que tu fais. Ainsi, mon con-

seiller technique était plus fidèle à moi-même que moi-même.

Il y a un personnage qui évolue

L.B. - Le Distrain et Les Malheurs d'Alfred sont-ils deux sujets distincts ? Ou y a-t-il entre les deux films une continuité ?

P.R. - Je crois que ce sont deux sujets distincts. La continuité, c'est que c'est moi qu'on retrouve dans chacun des deux films. Il y a toutefois des différences notables. Le Distrain, c'est un type à qui il arrive une foule de mésaventures parce qu'il a une maltrait. Alfred, c'est un type à qui il arrive une foule de mésaventures parce qu'il a une malchance. Cela dit, on peut se demander si, à partir de la cinquième mésaventure, il n'y a pas, chez le personnage, quelque lacune. Il y a une inadéquation, au départ, qui est mon fait. Voilà pour les différences et aussi pour les constantes.

L.B. - Dans vos deux films, il n'y a pas de progression dramatique. Comment arrivez-vous alors à mettre un lien entre les différentes scènes ?

P.R. - Il y a mon personnage qui évolue. C'est lui le pivot du film. Il y a donc une histoire très large qui se déroule à propos d'un personnage. On pourrait appeler cela des chroniques.

L.B. - A travers Le Distrain comme à travers Les Malheurs d'Alfred, on découvre un certain optimisme. Est-ce de nature ?

P.R. - Je crois que je suis un pessimiste qui m'amuse beaucoup. Je ne suis pas un pessimiste noir. Toutefois j'ai plutôt une vision noire des choses. Si elle n'apparaît pas dans mes films, c'est que ma façon d'interpréter les absurdités et les malheurs des autres, c'est d'en rire. Voici un exemple. Je tombe à l'eau et j'en sors. Mais il y a une quarantaine de gens qui se noient à ma place. Cependant, je ne prolonge pas cette catastrophe. Je m'empresse de passer à autre chose.



Les Malheurs d'Alfred

L.B. - Votre comique relève-t-il de la tradition française ou américaine ?

P.R. - En France, on dit que mon comique est très américain. Cela ne m'étonne pas parce que j'aime énormément l'humour américain.

L.B. - Alors quelles seraient les influences cinématographiques, s'il y en avait ?

P.R. - S'il y en avait, ce serait Buster Keaton pour la tendresse, Jerry Lewis pour l'absurde, les Marx Brothers pour les dialogues absurdes. (Les dialogues absurdes apparaîtront dans mes prochains films.) Et inconsciemment, sans doute, Tati et Eta'x. Mais eux aussi ont les mêmes cousins, si je peux dire.

L.B. - Et après Les Malheurs d'Alfred ?

P.R. - Présentement, j'écris deux scénarios à la fois. Et avec deux personnes différentes. Ces deux films n'ont aucun rapport avec les deux premiers.

L.B. - Et serez-vous à la fois acteur et réalisateur ?

P.R. - La seule chose que je ne ferai pas c'est de tourner un film sans que je joue.